

RENCONTRER L'AUTRE



Un monde moribond

Une puce, épargnez-la, de Naomi Wallace, traduit de l'anglais par Dominique Hollier, 2007

Anne-Laure Liégeois, metteuse en scène

C'était il y a longtemps déjà. En 2012. *Une puce, épargnez-la* de Naomi Wallace à la Comédie-Française dans le Théâtre Éphémère. Le titre, il m'a fallu un peu de temps pour le prononcer dans l'ordre. Il a fallu que je lise John Donne, poète du XVI^e siècle, pour le comprendre et donc pouvoir m'en souvenir. Il m'a encore fallu son aide pour comprendre qui était cette « Puce » qui, tout en répandant la maladie et la mort, était médiatrice de l'amour.

Aujourd'hui quand je pense à elle, à la Puce, à la pièce, à nous, surgissent devant moi : Julie Sicard dont le jaune moutarde de la robe jouait avec ses cheveux roux ; Catherine Sauval et ses gants rouges – j'aurais aimé qu'elle trempe chaque soir ses mains dans du rouge sang ; le noir profond des corbeaux, que nous étions allés chercher dans la vallée de l'Œil, qui se prolongeait dans le velours de la veste de Guillaume Gallienne ; la bassine fumante sur la tête de Christian Gonon ; l'orange éventrée dans la main de Félicien Juttner ; les gris et les dos tendus des tableaux de Hammershøi tant regardés ; la lumière oblique des Vermeer ; les fenêtres quadrillées des Dirck Hals ; il me reste Bach ; le clavecin désaccordé. Il me reste des images arrêtées et des sons stridents. Il me reste une terrible sensation de dissonance, de violence, de celles provoquées par la maladie ou par le désir moribond. Une odeur fétide. Une odeur de vinaigre aussi, celui répandu en temps de peste. Une odeur de soufre, celle des fusils des révolutions, mais odeur vague, dehors, loin, qui ne s'affirme pas comme telle, une révolution impossible, des classes sociales en corps à corps sans se heurter.

En ces temps de confinement, comment ne pas penser à *Une puce* ? Éviter peut-être même d'y penser, à ces quatre enfermés ensemble alors que plus rien ne les lie. Enfermés pour une quarantaine de plus qui sera fatale. Comment ne pas faire surgir au milieu de ma nuit ces corps qui hurlent pour appeler au changement d'un monde en train de trépasser ? Ce sont les mots de Kabe, prêchant, qui finalement résonnent le plus : « au bord d'une tempête de chaos éternel. Le maire prête au Roi l'argent des orphelins, et le Parlement ne fait rien. Ils touillent leur soupe avec nos os. L'herbe envahit White Hall et nul bateau ne bouge sur la rivière, si ce n'est pour partir en guerre. Si nous ne résistons pas, nous ne serons plus que fumier sur la face de la terre. Je vous le dis : ne restez pas à genoux. Debout ! Debout ! Mais par où commencer? »●